

# "Nous sommes une pile de dossiers oubliés sur un bureau"

Entretien avec Hamed, 34 ans, fils de Harki

*Propos recueillis par Yasar YERLIKAYA*

**E**cart d'identité : *Pourriez-vous vous présenter ?*

Hamed : Je m'appelle Hamed, j'ai 34 ans, je suis né en France. Je suis fils de Harki. Mon père est un militaire retraité. Il a été dans l'armée française pendant 35 ans. En réalité, la consonance "fils de Harki" me dérange avec l'âge.

**E.d'I. : Pourquoi ?**

H. : Peu de gens connaissent l'histoire de la communauté harkie. L'Etat français nous assimile à des citoyens français alors que dans la pratique on nous considère comme des immigrés, à la seule différence qu'ils ont la possibilité de s'organiser en association et leurs droits sont défendus par des conventions bilatérales, par exemple avec l'Algérie.

**E.d'I. : Mais les Harkis ont combattu dans les rangs de l'armée française ?**

H. : Je crois qu'ils ont été dupés par l'Etat français vu les conséquences qu'ils sont en train de subir, sans compter les milliers d'Harkis qui ont été massacrés en Algérie vers la fin de la guerre avec des atrocités inimaginables.

**E.d'I. : Comment les Harkis se sont sentis accueillis en France à**

*l'époque, comme aujourd'hui ?*

H. : Etant né en France, je ne peux pas dire grand chose sur l'accueil des Harkis en France. Mais ils disent avoir été parqués comme des bestiaux, bien en dehors de l'agglomération (souvent à 30 ou 40 kilomètres de la ville), pour ne pas les mélanger avec les Français. Tout cela pour dire qu'on subit constamment.

Pour ce qui me concerne, jusqu'à l'âge de 11 ans, je me considérais Français. C'est à partir de cet âge que j'ai commencé à me remettre en cause. La discrimination et la haine sont quotidiennes. Par exemple, hier, sur mon lieu de travail, un skinhead a tenu des propos injurieux envers un Tunisien qui se trouvait à l'autre bout de la chaîne. Il ne les a pas entendus, mais moi oui. C'est dur de les accepter. Des propos style : "il y en a trop, ils ont qu'à retourner chez eux"...

**E.d'I. : En quelle année votre père est-il arrivé en France ?**

H. : Mon père a quitté l'Algérie en 1962, où il n'a jamais remis les pieds.

**E.d'I. : Aujourd'hui comment vivez-vous votre situation dans la société française personnellement ?**

H. : Je la vis très mal car je ne me sens pas intégré, notamment au niveau de l'emploi. Il existe une discrimination importante. Personnellement, depuis mon inscription à l'ANPE en 1982 je n'ai jamais été convoqué. Ni pour un entretien, ni pour une offre d'emploi.

**E.d'I. : Est-ce que la discrimination est liée à la crise ?**

H. : Je ne pense pas que cela soit essentiellement lié au contexte économique difficile. En 1982, le chômage n'était pas aussi important que maintenant. Pour confirmer ce que je viens de dire, j'ai été récemment témoin d'une conversation téléphonique entre une amie à moi, qui est secrétaire d'une agence intérimaire, et un patron à la recherche de personnel, qui disait de ne pas envoyer d'arabe ou de noir. Le racisme s'exprime et s'affiche de différentes manières. Par exemple, il y a cinq ans, un chef d'équipe m'a posé la question si je n'étais pas d'origine "bougnoule".

**E.d'I. : Quelle est la situation des Harkis en France aujourd'hui ?**

H. : Elle est catastrophique, et loin d'aller en s'améliorant. On parle beaucoup de l'insertion des autres (immigrés) mais pas des Harkis. Vous m'interrogez en tant que fils de Harki et je vous réponds à ce

titre. Mais je répète que le mot "harki" signifie en arabe "traître" (\*), et ça me dérange au fond de moi-même.

***E.d'I. : Est-ce que pour vous les Harkis ont trahi leur patrie ?***

H. : Je pense que oui. Volontairement ou involontairement.

***E.d'I. : Comment les enfants de Harkis vivent-ils ? Rencontrent-ils des difficultés particulières ?***

H. : Moi, je me débrouille par mes propres moyens pour trouver du travail et grâce à ça j'ai obtenu un appartement au bout de trois rejets et non pas sans difficultés malgré que j'avais un emploi stable. Pourquoi ? J'en sais rien. C'est de la discrimination dont on parle. Les preneurs de décision se renvoient mutuellement la balle. Les difficultés qu'on rencontre, c'est sûrement l'emploi, et aussi le logement, la formation... On doit se contenter de subir les aléas du passé. C'est tout, il n'y a rien d'autre. Sur nos fronts, il n'est pas indiqué "Français musulman" !

***E.d'I. : Pourquoi dites-vous cela ?***

H. : Parce que la société ne nous a pas intégré, et c'est moi qui cherche à m'intégrer de force. Pour avoir un appartement, il a fallu l'intervention du colonel de mon père, alors que la veille, on m'avait répondu qu'il n'y avait pas d'appart vacant. On m'envoyait de service en service. J'ai subi trop d'humiliations et d'échecs. Très honnêtement, qu'on me considère français ou immigré, ça ne change rien. J'ai une certaine marge de conduite, et ça m'aide beaucoup.

***E.d'I. : Les parents Harkis parlent-ils généralement de leur choix avec leurs enfants ?***

H. : Je ne crois pas. Mon père m'en a vaguement parlé. Je pense que c'est un sujet tabou. Quant à moi, mon propre fils est trop petit pour que je lui en parle. Pour la première fois je suis rentré en Algérie en 1990. Je me suis senti confiant de marcher au milieu des miens alors qu'auparavant j'avais une certaine appréhension envers le pays, comme certains Français en avaient à notre égard pendant le voyage aller/retour pendant le service national. Les gens me regardaient bizarrement. Je ne sais pas pourquoi.

***E.d'I. : Quelle sont les relations entre les Harkis et la population maghrébine en général, et la population algérienne en particulier ?***

H. : A mon niveau à moi, je ne rencontre pas de problèmes particuliers et la communication se fait plutôt bien. J'ignore par contre comment ça se passe au niveau de la génération précédente, celle de mes parents. Il y a peut-être une certaine amertume, une rancœur. La préoccupation essentielle des gens aujourd'hui, c'est le travail, qui permet à l'individu d'être autonome.

***E.d'I. : Une phrase de conclusion ?***

H. : En conclusion, je dirais que je suis persuadé que nous les Harkis, nous sommes une pile de dossiers oubliés sur un bureau. Il n'y a pas d'équité, ni d'égalité.

(\* ) NDLR : Cette connotation a été greffée historiquement sur le mot harki qui signifie en réalité : personne faisant partie d'un corps militaire en mouvement. ■